

voisinage. Autant que je me le rappelle, c'était un homme de quarante ans environ, brusque, trapu, ayant le souffle court et l'air commun. Mme Pascal, ou, comme on la nommait familièrement, Mme Luce, faisait contraste avec lui.

Jeune, vive, sémillante, elle était Provençale et avait un petit accent qui sonnait comme une musique sur ses lèvres rouges et s'harmonisait agréablement avec ses yeux bruns, son teint mat et ses cheveux noirs crépelés. Le mari s'absentait tout le jour et la jeune femme restait seule au logis. Dépaysée sans doute en cette froide province où le soleil ne se montre qu'en rechignant, elle semblait s'y ennuyer ferme. Quelquesfois, par l'entrebâillement d'une porte, je l'apercevais étendue sur un canapé, feuilletant nonchalamment un roman de cabinet de lecture ou s'étirant les bras dans une attitude énervée. En dépit de sa mine attristée, cette brune méridionale excitait singulièrement ma curiosité. Je la trouvais jolie, attrayante, ayant ce charme particulier que revêt pour un enfant une personne venue d'un pays inconnu.

Même sur un bambin de huit ans, l'éternel féminin exerce ses séductions. Mon imagination s'enflammait à l'aspect de cette étrangère aux yeux luisants, à la démarche élégante, à la voix musicale. Je stationnais constamment devant sa porte, cherchant à l'entrevoir à la dérobée, heureux de saisir au passage son caressant regard, d'entendre le froufrou de sa robe, de respirer l'odeur de jasmin qu'exhalaient ses vêtements. Cette surexcitation produite dans l'organisme d'un gamin de mon âge était-elle l'indice d'une perverse précocité ? Je n'en sais trop rien. Je crois plutôt que, chez les âmes enfantines les plus saines, l'intuition de la différence des sexes existe de très bonne heure. Les garçonnets au sang vif et à la cervelle active éprouvent, inconsciemment, ces confuses émotions à l'approche d'une jeune femme. Plus d'un lecteur sincère, en fouillant attentivement dans ses souvenirs, retrouvera, j'en suis certain, la trace de préoccupations semblables.

Quoi qu'il en soit, la personnalité de notre voisine mettait fortement mon cerveau en ébullition et, au bout de quelques semaines, mon indiscret manège attira fortement l'attention de Mme Luce. Elle n'avait pas d'enfant et elle s'ennuyait ; mes façons espiègles l'amuserent, elle me prit en gré et je devins peu à peu son favori. Lorsque j'entrais chez elle, j'y trouvais toujours quelque friandise en réserve. Elle me faisait jaser, et mon bavardage la distrayait probablement, car elle ne manquait pas de m'appeler dès que je revenais de l'école ; même elle obtint de ma famille que je passerais en sa compagnie tous mes jeudis de congé.

Ces journées du jeudi étaient charmantes, et je les attendais avec impatience. Nous déjeunions en tête-à-tête dans l'étroite salle à manger, dont la fenêtre, enguirlandée d'aristoloche, donnait sur un jardin. La voisine était un tantinet portée sur sa bouche et se cuisinait des plats du midi dont la saveur épicée et l'étrangeté plaisaient plus à mon imagination qu'à mon goût. Mais j'aimais à épier les mines gourmandes avec lesquelles mon hôtesse savourait cette cuisine exotique. Placé en face d'elle, je m'extasiais sur la gentillesse de son geste quand elle maniait son couteau et sa fourchette, sur ses lèvres rouges comme des tomates saignantes, sur ses cils noirs, si longs qu'ils ombrageaient ses joues. Elle avait au coin de la bouche un signe brun, qui disparaissait dans une fossette lorsqu'elle riait ; elle

portait à son bras gauche un bracelet auquel pendaient un médaillon et une cassolette qui cliquetaient à chacun de ses mouvements ; — tous ces menus détails me ravissaient.

Après déjeuner, nous retournions dans la pièce contiguë, où il y avait un piano et qui servait à la fois de salon et de boudoir. Elle s'étendait sur son canapé, les pieds repliés dans sa robe, et elle me permettait de m'asseoir auprès d'elle tandis qu'elle lisait un des romans à sensation de ce temps-là : *Mathilde*, le *Chevalier d'Harmental* ou les *Mémoires du Diable*. Je me blottissais chattement contre ses jupes, qui sentaient bon, et j'avais une inexprimable délectation à frôler ma joue contre son genou ou contre son bras frais. Je fermais béatement les yeux, et une moite chaleur me couvrait par tout le corps.

Parfois elle suspendait sa lecture, s'étirait languissamment ; puis, saisissant ma tête dans ses mains, elle me baisait au front en soupirant :

— Oh ! que je m'ennuie !... que je m'ennuie !

Je ne savais trop que dire pour la consoler ; mais, à part moi, je trouvais délicieuse cette façon de me manifester son souci et je souhaitais qu'elle s'ennuyât souvent, afin de savourer de nouveau les caresses arrachées à son désœuvrement.

A mon grand déplaisir, le mois suivant, elle parut s'ennuyer beaucoup moins. Ses yeux étaient devenus plus clairs, sa démarche plus rapide. Elle ouvrait fréquemment son piano et y fredonnait plus volontiers de sentimentales romances. En même temps, il me semblait que sa tendresse pour moi s'atténuait à mesure et que j'occupais une place moindre dans son esprit. Bref, je me sentais négligé et j'en concevais un secret dépit.

Un jeudi, en entrant dans le boudoir, je trouvai installé sur le canapé, juste à ma place préférée, un monsieur qui m'était inconnu, un jeune homme aux cheveux bruns et longs tombant en boucles sur la nuque. Il avait le teint olivâtre, la barbe soyeuse et frisée, la redingote pincée à la taille et la mine ténébreuse. Mme Luce était assise à côté de lui et paraissait très intéressée par sa conversation. En m'apercevant, elle se leva, prit un album sur un guéridon et, me le mettant entre les mains :

— Bonjour, petit, me dit-elle ; tiens, installe-toi sagement sur un tabouret et amuse-toi à regarder les images.

Elle retourna ensuite près du monsieur, qui demanda dédaigneusement, en caressant sa barbe frisée :

— Quel est ce moutard ?

— Il est, répondit-elle, un petit voisin... Il est très gentil et peu gênant.

Je fus très mortifié d'être appelé "moutard" par cet inconnu qui venait déranger notre tête-à-tête, et je le pris incontinent en grippe. Je fus également peu satisfait de l'accueil de Mme Luce. Elle avait, à la vérité, déclaré que "j'étais gentil," mais elle avait ajouté que "je n'étais point gênant," et cette qualification négative blessait mon amour-propre en diminuant l'importance que je m'attribuais.

Accroupi dans mon coin comme un favori en disgrâce, je feignais de lire ; mais toute mon attention était occupée à saisir la conversation de cet intrus aux longs cheveux avec notre jolie voisine. Malheureusement, ce qu'ils se disaient était plutôt chuchoté que nettement articulé.